

Phénoménologie dramatique de la jalousie¹

Le jaloux n'est pas jaloux à partir de rien. Cela peut surprendre, puisque chacun sait à quel point le type du jaloux, sans même évoquer une morbidité appuyée, est jaloux sans cause et peut-être même sans amour. Guitry, en fin moraliste, ne tombe pas dans ce lieu commun d'une jalousie purement irrationnelle, magique ou rationalisée sous les espèces de la pathologie. Le monde de la jalousie ne naît pas *ex nihilo*. La jalousie est toujours héritée. Non pas nécessairement à partir d'un autre, d'un malfaisant, d'un insidieux, ou à partir d'un parent, comme par hérédité affective, ainsi que dans le drame shakespearien. Non, le jaloux est jaloux à partir de sa propre défaillance, à partir de son infidélité à la vie. Ou, plus exactement, à partir du mensonge qu'il tente de forger pour masquer cette infidélité. C'est que l'infidélité seule ne serait rien sans l'essai de contourner la vérité de la vie au profit d'un mensonge privé de vie.

Le jaloux, joué par Michel Piccoli, s'efforce de contourner la propre vérité de sa vie, le faux-pas qu'il vient de commettre, la rupture d'alliance avec son épouse au profit d'une gourgardine. L'événement est en soi anodin, mais il l'a fait rentrer chez lui bien plus tard que prévu. Ce n'est pas encore l'adultère bourgeois. Il ne le devient qu'à partir du moment où le mari se met à la recherche d'une excuse plausible à ce retard. Celui qui ignore encore sa jalousie préfère le mensonge à la vie. Ou plutôt, il préfère dire quelque chose à tout prix, même celui du mensonge, en lieu et place de la vie, de sa faillibilité. La fidélité bourgeoise est une convenance, pas une confiance. C'est un rôle à jouer garantissant un statut social et un paraître. Dès lors, il est inenvisageable de reconnaître sa faiblesse. Le mensonge est alors une forme de protection de la vie, car le jaloux qui ne sait point qu'il l'est, pas plus qu'il ne sait la personne qu'il est, reconnaît malgré tout qu'il est redevenu pareil à un adolescent s'efforçant de mentir à sa mère. La jalousie fait remonter à la fragilité propre de l'adolescence, au rapport à la mère et à la formation de soi.

L'excuse recherchée trouve un aboutissement victorieux, sans toutefois devoir servir, car le jaloux apprend que sa femme, elle non plus, n'est pas encore rentrée. Dès lors l'énergie qu'il a investi dans la recherche d'une excuse, son humiliation, sa nervosité, sa mise en état d'infériorité, sa crainte, sa méfiance de l'autre, le soupçon de sa défiance, toute cette énergie obscure va se retourner contre l'épouse retardée.

Quoi qu'il en soit, le jaloux tente d'échapper à son acte, de masquer son acte et le retard qu'il a occasionné. Il cherche un motif d'excuse. Il le trouve : c'est la recherche d'un cadeau. Recherche gardée « volontairement » secrète pour générer la surprise. Le retard ? Le temps nécessaire au marquage des initiales de l'épouse. Toutefois, peu après cette trouvaille, c'est ce même motif qu'utilise l'épouse pour éclairer son propre retard. Mais cette fois, nous savons qu'il s'agit de la vérité. Le jaloux, lui, ne peut évidemment y croire. Il y reconnaît de

¹ A propos de la pièce de S. Guitry (1885-1957), intitulée *La Jalousie*, créée durant le premier conflit mondial, en 1915 (et recréée actuellement *con brio* au théâtre Edouard VII à Paris). Tout un symbole de la jalousie entre les nations qui ne pouvaient plus se faire confiance et menaçaient ainsi la perception du sol ontologique de l'existence.

trop près son propre mensonge et la trahison qu'elle est chargée de couvrir. Tout le drame du jaloux tient désormais à ce qu'il ne découvre plus chez l'autre que son propre mensonge, sa propre défaillance et la ruse déployée pour la masquer. Une fois la confiance disparue, la guerre éclate.

Le jaloux pense d'abord à lui, à la tromperie dont il est la victime supposée, avant de penser au retard de l'autre et à l'autre. Au fond, il nie l'autre ou ne l'affirme que dans la mesure où il le veut tout entier percé à jour : tout entier coupable ou purement innocent. Le rêve lui-même ne se distingue plus de la veille, ni la nuit du jour. C'est l'insomnie ou, au contraire, la répétition du possible dans le rêve. Le rêve opère la transmutation du possible en réel, comme l'imagination douloureuse du jaloux en plein jour. Le jaloux refuse le possible, il veut éliminer le doute du possible, le jeu dans le réel. Il veut que tout soit absolument réel et que ce réel sans faille soit transparent, culpabilité ou innocence. Il préfère connaître à tout prix, connaître l'autre, sa vie, connaître cette réalité, même si elle est irréelle. Il veut connaître, voilà tout, serait-ce au prix de l'irréalité. Il ne veut rien ignorer de l'autre, un point c'est tout. Rien n'est détail pour les jaloux, comme pour les tyrans ! Car c'est précisément cette connaissance qui doit surmonter sa méfiance de la vie, de la sienne qui décline, de cette vie en diminution (qu'il croit devoir rassurer en payant une jeunesse), de sa puissance menacée. Méfiance qui rejaillit sur son entourage. Le jaloux ne trouve plus un appui pour pallier la méfiance de soi. C'est l'insécurité de sa vie qui s'exprime par sa jalousie. Une telle méfiance provoque toutefois des effets pervers.

La jalousie, c'est comme une épidémie. Elle se transmet comme un virus. Elle contamine tout l'entourage. Elle se transmet avec une force peu commune. Elle détruit la confiance, le roc sur lequel les proches du jaloux misaient leur vie. L'appui leur est soudain retiré. La jalousie saccage tout chez-soi, tout sentiment de sécurité. La vie est brusquement fragilisée. Ce sur quoi l'on comptait se dérobe, le sol n'est plus aussi affermi. La jalousie décrée le monde et fabrique des automates. La jalousie isole le jaloux mais également ceux de son entourage immédiat qui en sont les premières victimes. Tout le monde se sent brusquement seul, chacun s'éprouve trahi. Plus personne ne fait confiance à personne. Et c'est ce sentiment atroce de solitude qui provoque l'acte fatal : la tromperie redoutée par le jaloux. Ce lieu commun est éclairé par l'affreuse solitude issue de la méfiance injustifiée du plus proche. L'épouse bafouée et déstabilisée, son existence vacillante, ne trouve plus alors de proximité qu'auprès de celui-là même que le jaloux lui désigne dans son délire. Le plus proche, le plus fidèle, le dernier appui paraît être précisément l'idée fixe du jaloux. Le dernier point de repère dans le monde, c'est précisément l'amant redouté. Fernand Crommelynck, six ans après la pièce de Guitry, le mettra alors très crûment en évidence : le jaloux est directement complice de la trahison de sa femme, car le doute lui est intolérable. Il préfère savoir sa femme prise dans l'infidélité, l'y pousser au besoin, pour arrêter la torture de la recherche.

Le jaloux cherche jusqu'à ce qu'il trouve, tantôt la culpabilité, tantôt l'innocence, celle qu'il veut imaginer à tout prix, avec le même entêtement qu'il imaginait peu auparavant la culpabilité. Le détective a beau lui montrer l'évidence de la culpabilité de sa femme. Il la nie effrontément. La paranoïa du jaloux est souvent visionnaire. Il flaire l'amant de sa femme avant même que celle-ci ne s'en soit encore formé seulement l'idée. Et il est étrangement aveugle sur ce qui crève les yeux. Peu importe : il veut toujours prouver. Il ne reconnaît pas le possible comme faillibilité. Il nie le réel au profit d'un possible devenu réel ou réduit au réel par l'imagination et le rêve, par l'intolérable soupçon dont on veut se débarrasser : coupable ou purement innocent, telle serait la question. Or le remède viendra de la part de l'épouse,

devenue coupable, après avoir été innocente. Le remède : la reconnaissance de sa propre défaillance ; du *faillir*, du pouvoir tromper. La perpétuation du mal, ce serait de nier avec effronterie que l'on n'a pas trompé, même si c'est la vérité. C'est l'arrogance du juste qui passe pour coupable aux yeux du jaloux. Ce qui fait office de remède à la jalousie du jaloux est la reconnaissance de la faiblesse de l'épouse par elle-même.

En sorte que la pièce forme inclusion : en reconnaissant sa faillibilité, la femme permet à son mari de ne plus se sentir seul dans la sienne. Toutefois, ce remède lui-même garde une généalogie. Il faut que l'épouse blessée par le jaloux, poussée à la faute par la méfiance de son époux, il faut qu'elle soit elle-même guérie pour pouvoir redonner confiance au jaloux. C'est là qu'interviennent le travail de la mère de l'épouse, et la reconnaissance de sa propre faiblesse, de sa jalousie passée. Elle n'en avait jamais rien dit à sa fille. C'est la douleur de celle-ci qui la force à s'ouvrir. Elle lui fait prendre conscience de la douleur extrême du jaloux assoiffé de certitude à tout prix. Et elle demande à son tour à sa fille d'être moins intransigente, maintenant qu'elle connaît également la trahison. Elle quitte dès lors sa dignité blessée et... offensante. S'il y a des vérités qui blessent, il y a des justices qui offensent, des innocences qui ne sont que des arrogances et qui sont déjà coupables de leur bonne conscience, du prix qu'elles exigent des autres, de l'humiliation qu'elles provoquent. Heureuse faute qui a provoqué un tel dépassement de la justice de la loi et provoqué un pareil remède.

Quelques mots encore sur le jeu et les acteurs. L'ensemble de la mise en scène est très convaincante et le jeu très enlevé. Il ne faut rien de trop lourd ou de trop profond pour dire la jalousie. Le jeu des acteurs doit garder cette légèreté, voire cette superficialité si conforme à Guitry et... à la jalousie. Le jaloux n'a d'autre profondeur que celle du miroir, de son évidence, de son absence de surcroît ou de secret irréductible au caché ! Tout le poids de la pièce est porté par Piccoli et cela ne le sert pas toujours, surtout dans la scène d'ouverture, trop théâtre en gestes et en voix. J'ai éprouvé une grande gêne de cette présence trop « impudique », mais plus la pièce va son train, plus il excelle. Son impudeur est celle-là même du jaloux qui pèse de toute son insistance, de sa ténacité farouche, au centre de l'existence des gens et des événements où il se trouve. Tout doit tourner autour de lui. Tout est ennemi, force adversative. C'est la guerre et c'est la seule certitude ! Quant à celle qui joue l'épouse, elle est d'une élégance délicieusement mélancolique.

L'écrivain superficiel, lui, détend l'atmosphère avec un talent consommé. Il introduit aussi l'élément de paresse assimilatrice et la caricature de l'artiste parasite. En outre, comme le jaloux, il n'a foi en personne ; il ne croit même pas en ses personnages, en l'intrigue qu'il noue ; seule sa dactylographe croit en la vie, à la réalité du récit banal qu'il rédige. Seule elle lui fait confiance, seule elle est la vie. La scène du deuil copiée d'un grand auteur (Maupassant, grand paranoïaque lui-même) est excellente, car elle donne un élément important pour la compréhension de la jalousie. L'amant narcissique comme le jaloux est incapable du travail de deuil. Il copie le deuil trop bien écrit par d'autres. En se donnant à ce genre d'amant incapable du travail de deuil et d'avoir foi en ses propres personnages, l'épouse trahit encore à quel point elle est incapable de reconnaître sa propre faillibilité, de faire le deuil de son innocence arrogante.

Quant aux rôles des valets et de la soubrette, ils exercent une présence première, particulièrement indispensable dans le monde de la jalousie. Ils sont à la fois la vie et des producteurs de signes, ce dont la jalousie se repaît contre la vie. En effet, le jaloux qui les ignore comme il ignore la vie, n'existe pourtant que dans le monde des signes, de leur

interprétation, même s'il leur donne la forme d'un raisonnement logique pour le rendre absolument déterminant et lui procurer cette confiance qui lui fait cruellement défaut. Or les serviteurs jouent le rôle des signes qui sont au centre du monde de la jalousie. Sans eux la pièce serait trop bavarde, raisonneuse, elle manquerait de *corps*. Il faut des annonceurs, des informateurs, des gens qui vont et viennent, s'occupent des objets et des corps, pas seulement de psychologie, sans que la logique prenne directement garde à eux, passent un gilet, ôtent une veste, un chapeau, présentent des cartes de visite, donnent des signalements, alimentent le jeu par des signes et des respirations. Ils ont le rôle de la conversation courante par rapport à l'arrogance du discours des experts, sans lequel pourtant ces mêmes experts ne sauraient s'exprimer ni jouir du sens de la réalité. Le jaloux prétend connaître, tout savoir de son mal, mais il ne le sait qu'à partir des signes qui vont et viennent, lui échappent, laissent la porte ouverte à la vie et à son avenir incertain.

© Bernard FORTHOMME

Paris, décembre 2001